

Points d'enquête. D'une invitation amicale à tenter de consigner quelques éléments échangés lors d'une rencontre avec les étudiant.e.s de l'atelier ZAD.

D'où j'écris ? Outre de cette invitation, d'une position *relativement* extérieure (le relatif est important), en bordure, non pas celle d'un artiste, mais celle d'un chercheur conjuguant des approches historiennes et anthropologiques de ses terrains. C'est aussi d'une position peu familière des pratiques artistiques ou alors d'une familiarité oblique, ne les abordant qu'à l'occasion d'interventions au sein d'école d'arts ou de conversations amicales. Car la pratique du/de la chercheur.se en sciences sociales, les méthodes d'enquête que je partage avec certain.e.s de mes collègues — historien.ne, anthropologue, ou philosophe — intéressent de plus en plus artistes et institutions artistiques. Il faudrait interroger plus avant ce que signifie cet intérêt, ce qu'il implique et quelles en sont les conséquences aussi bien pour les pratiques artistiques que pour les pratiques d'enquête. Ce n'est pas ce que je ferai ici. Je tenterai plutôt de consigner quelques points de méthodes et d'attentions que ma pratique m'a appris et qui se sont dégagés lors des échanges avec les étudiant.e.s artistes de l'atelier ZAD. Rien d'exhaustif donc dans ce qui suit. Quelques amorces et propositions.

J'ai appris, en menant mes recherches, à quel point celles-ci étaient transformatrices. Transformatrices tout autant du/de la chercheur.se que du « terrain » et de celles et ceux qui le peuplent. Les rencontres que toute enquête suppose, ce que l'on y apprend, ce que l'on y touche, perçoit, ce que l'on en fait et les conséquences de ce que l'on en fait, comptent. Aucune recherche, aucune enquête n'est innocente : elles nous engagent. Ceci suppose de rompre avec l'idée d'une prétendue extériorité de l'enquêteur.rice et de ce qu'il fabrique. Cela suppose d'être attentif à ce que l'on fait du terrain qui nous occupe, des rencontres qui le jalonnent tout autant qu'à ce qu'ils nous font. Ces attentions non seulement nous « rapprochent » de notre pratique, nous permettent de mieux la saisir, la comprendre et en cela de ne cesser d'apprendre et de l'améliorer, mais ces attentions nous engagent aussi vers les dimensions d'emblée politiques de notre pratique : en enquêtant, en transformant les motifs de mon enquête, je modifie quelque chose des mondes que j'habite et partage avec d'autres. Aucune enquête n'est innocente : il faut donc apprendre à percevoir et à être capable de répondre des conséquences, même infimes, de ma pratique. Celles et ceux qui se cachent derrière une prétendue gratuité du travail artistique sont les privilégiés qui ont participé du saccage de nos mondes.

L'une des conséquences de ce point est qu'il convient d'être particulièrement attentif à la manière dont je nomme les choses, à la façon dont je les raconte, aux implicites — jugements de valeur, opinions informulées, convictions inavouées — qui structurent mes appréhensions et que je charrie dans ma pratique. Loin de moi l'idée de devoir se défaire de cet appareillage perceptif, nous sommes de ce monde et en être suppose d'être appareillé d'une certaine façon et pas d'une autre. Il n'y a pas de position d'extériorité. Par contre, nous ne pouvons pas faire comme si cela allait de soi, comme si ce qui ordonne nos manières de faire et de dire ne devait pas être abordé avec attention, afin d'en percevoir les conséquences et de leur faire subir un lent travail de transformation si ces conséquences s'avéraient néfastes. Qui inclue-je dans mon travail, dans mes récits ? Qui en demeure exclue ? Et comment cette répartition des rôles, des inclusions et des exclusions, des visibilités et des invisibilités redessine les mondes que j'explore et j'habite ?

Rien n'est gratuit et il s'agit donc d'apprendre à rendre important ce qui nous importe et à fabriquer les conditions des attentions et des responsabilités que cela requiert.